

Claude Simon chez les Helvètes

Jean Kaempfer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1825>
DOI : 10.4000/ccs.1825
ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 30 août 2018
Pagination : 201-208
ISBN : 978-2-7535-7489-2
ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Jean Kaempfer, « Claude Simon chez les Helvètes », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 30 août 2019, consulté le 20 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1825> ; DOI : 10.4000/ccs.1825

CLAUDE SIMON CHEZ LES HELVÈTES

Jean KAEMPFER
Université de Lausanne

Pour évoquer la réception de Claude Simon en Suisse, je vais faire comme font (depuis Homère au moins) les auteurs avisés : c'est-à-dire adopter l'*ordo artificialis*, commencer *in medias res*. Nous voici donc en novembre 1986. Claude Simon, qui vient d'obtenir le prix Nobel, est à Genève, où il fait l'objet d'un colloque. Deux figures marquantes du département de français, professeurs émérites depuis peu, y prennent la parole, Jean Starobinski et Roger Dragonetti¹. Starobinski, qui médite alors un livre sur « la forme du jour », parle d'*Histoire*. Avec son élégance et son érudition coutumières, il montre comment Claude Simon investit cette structure porteuse ancienne : en sujet mélancolique, constate le critique, sensible on le sait aux manifestations littéraires de cette humeur. Quant à Roger Dragonetti, décoiffant professeur de littérature médiévale, il empoigne le texte des *Géorgiques* avec hardiesse, y institue des rapprochements lexicaux propices à la lecture réflexive. Manque à cette journée un autre retraité notable, Jean Rousset. Était-il empêché, je ne sais – mais sa place y était toute désignée. Comme celle de Lucien Dällenbach, bien sûr, son successeur, qui organisa la rencontre.

En 1986, l'intérêt pour Claude Simon est loin d'être inédit, dans la cité de Calvin. Et ce n'est pas la première fois que Simon est à Genève : à l'invitation de Dällenbach, il y a déjà donné, à quelques reprises, des conférences. (Ainsi, le 1^{er} juin 1977, comme l'attestent quelques notes que j'ai retrouvées.) Jean Rousset, puis Lucien Dällenbach, mettent régulièrement son œuvre au programme ; on ne pouvait alors, si l'on étudiait à Genève, passer à côté de Simon,...

1. Les références bibliographiques complètes des textes évoqués ou cités figurent dans la bibliographie placée en annexe.

pas plus qu'à côté de Pinget ou de Robbe-Grillet, d'ailleurs. Sans parler de Michel Butor, qui est professeur au département² depuis 1974. À Genève, l'« extrême contemporain », qui n'avait pas encore son nom, fut dans les années vives de la théorie littéraire une réalité tangible.

Le colloque de 1986 est l'aboutissement d'un commerce éprouvé avec l'œuvre de Claude Simon ; il consacre un engagement critique que la présence de Starobinski et Dragonetti, *guest stars* aux côtés de simoniens confirmés, atteste et valide. Ainsi Alastair Duncan, évoquant le volume³ issu de ce colloque, peut-il affirmer que dans ces années-là, « le haut lieu de la critique simonienne se trouve [...] en Suisse romande ». Il mentionne en particulier les noms de Rousset et de Dällenbach.

Pour Jean Rousset, « forme et signification » – le titre est fameux – vont de pair. « La réalité de la pensée, écrit de son côté Starobinski, consiste à être apparaissante. » C'est le postulat de l'« école de Genève ». Encore faut-il en faire quelque chose (d'intéressant), ce qui ne va pas sans une attention inventive aux textes étudiés. Rousset y excelle. Par exemple, il est sensible, dans les *Géorgiques*, à un détail : la main du narrateur, puis plus loin, celle de LSM ; l'une et l'autre sont ridées, et elles tiennent une plume. Les deux protagonistes sont à leur table, ils écrivent. Un parcours est engagé alors, où l'omniprésence de la dérélition, dans le roman, est compensée par des motifs inverses, jeunes filles en fleur et nature printanière. Cette opposition thématique a valeur réflexive, pour Rousset : elle accompagne la résurrection du passé qui se réalise dans l'activité présente du romancier. Dans *La Bataille de Pharsale*, une autre opposition retient le critique, celle du mouvement et de l'immobilité (« Achille immobile à grands pas », on se rappelle l'épigraphe valéryenne du roman). Après avoir déployé avec virtuosité toutes les variétés de ce paradoxe, Rousset en revient « à l'essentiel, à l'organisation du texte » et tire la leçon, formelle, de son trajet. Ces oxymores sont l'écho thématique d'une poétique, d'un mode de composition spécifique, en marqueterie.

Les riches lectures de Jean Rousset font preuve d'une grande rigueur, et d'une grande constance dans la méthode. Il en va différemment chez Lucien Dällenbach, dont le parcours simonien est tout en relances et rebonds. Sa thèse sur la mise en abyme, *Le Récit spéculaire* (1977), après une partie historique,

2. Le contexte de sa nomination vaut d'être rappelé. En février 1973, Butor soutient à Tours une thèse sur travaux devant un jury où figurent notamment Jean Starobinski et Jean-Pierre Richard. Le Comité consultatif (ancêtre du Conseil national des universités) refusant d'inscrire le nouveau docteur sur la liste d'aptitude aux fonctions de professeur titulaire, Michel Butor est nommé un an plus tard à Genève, avec le soutien décidé de Starobinski.

3. Sur Claude Simon, Minuit, 1987. Le propos cité figure dans l'*Introduction* de la Pléiade, *CE I*, p. XV.

explore quelques manifestations de la réflexivité chez les auteurs du Nouveau roman. L'œuvre de Simon y occupe peu de place, une dizaine de pages seulement. Si l'on peut trouver au *Récit spéculaire* un petit côté Ricardou⁴ (« l'aventure d'une écriture... »), cela vient de l'objet spécifique dont il traite, la réflexivité, et non d'une position dogmatique. À preuve, « Le tissu de mémoire », la postface qui accompagne la réédition en poche (1984) de *La Route des Flandres*. Ce roman « reste à découvrir », écrit Dällenbach; mais pour cela, il faut abandonner « le cadre d'une théorie du texte conçu comme somme de procédés »; et s'abandonner, plutôt, « à l'extraordinaire pouvoir d'envoûtement [...] que *La Route des Flandres* exerce sur son lecteur ». Celui-ci, dans la proximité quasi-sensorielle du texte, expérimente la présence immédiate d'un monde primordial et d'une langue désirante. Jusqu'à la fin des années quatre-vingt, Dällenbach va se tenir au plus près de cette vitalité archaïque; ses publications renouvellent en profondeur l'approche critique du texte simonien. Mais voici que paraît, une décennie plus tard (en 2001), *Mosaïques*. La mosaïque, constate Dällenbach, est partout: c'est une « invasion ». Cela va de la « France-mosaïque » déplorée par le FN au portrait-mosaïque de Diana (à partir de photos de fleurs) figurant en couverture de *Newsweek* au lendemain de sa mort. Idéologiquement, la mosaïque, qui joint l'harmonie au disparate, donne figure au monde globalisé: elle lui offre « une image de marque » et en occulte ainsi la monstrosité. Cette conclusion remet-elle en question la fascination *esthétique* qu'exerce la mosaïque? Dällenbach rappelle combien celle-ci fut un objet investi, pour Claude Simon,... cette mosaïque sans ciment, impossible à totaliser, qui revient chez lui comme « une rengaine ». Le terme, dépréciatif, m'avait surpris alors, me surprend encore. Dällenbach, à l'aube du *xxi*^e siècle, brûlerait-il ce qu'il adora? Pas vraiment, car, si la mosaïque « séduit et procure du plaisir », c'est à proportion de son ambivalence: elle est « capable d'être simultanément tout et son contraire, autrement dit: *un objet de rêve* ».

Mais j'en reviens à ce mois de novembre 1986 qui me sert d'ancrage. Parmi les intervenants du colloque figurait un professeur de Lausanne, Jean-Luc Seylaz. Sans doute avait-on sollicité sa contribution – en l'occurrence, un *close reading* rigoureux de la Première partie des *Géorgiques* – en raison de sa vieille familiarité avec l'œuvre de Claude Simon. Seylaz en effet, vingt ans plus tôt (il enseignait alors au lycée de Lausanne) avait publié une étude sur la progressive « conquête d'une forme romanesque », du *Vent* à *La Route des Flandres*. Au lycée, Jean-Luc Seylaz a

4. Ce « malheureux Ricardou » qui « déjà, il y a vingt ans, donnait d'inquiétants signes avant-coureurs d'un sérieux dérangement mental... » (lettre de Claude Simon à l'auteur, 5 mai 2000).

pour collègue Georges Anex. Ce dernier tient une chronique littéraire régulière au *Journal de Genève* où il rend compte, à leur parution, d'*Histoire*, puis de *La Bataille de Pharsale*. La position phénoménologique réclamée par Dällenbach y est déjà clairement énoncée : ces livres « envoûtants » retiennent l'attention, et la fatiguent ; aussi faut-il, pour les lire, savoir lâcher prise, et céder au flux de la phrase.

Dans ces mêmes années soixante, de l'autre côté du « Röstigraben⁵ », Gerda Zeltner tient régulièrement les lecteurs de la *Neue Zürcher Zeitung* au courant de l'actualité littéraire la plus exigeante, en France. En 1964, elle publie un livre consacré à la poétique du Nouveau roman, *Die eigenmächtige Sprache (La puissance propre du langage)*. Un chapitre y est réservé à Claude Simon⁶. Le pivot en est ce moment où Simon abandonne la dualité propre au roman traditionnel – ce roman où il y a toujours « un héros et son histoire, un milieu et une action ». Dans *La Corde raide*, Simon se réclamait encore de cette forme (dans son mode subjectif) : « Je me borne à raconter ce que j'ai vu. » Mais dès *Le Vent*, et plus encore dans *L'Herbe*, le « mot » simonien ne parle plus « des choses, de la mort, de l'Histoire, il parle avec eux, il parle les choses qui, ne faisant qu'un avec lui, s'accomplissent désormais dans l'écriture » (p. 29). Une image résume cette involution vers « une pure phénoménologie de l'intériorité ». Pour Charles Cros, rappelle Zeltner, Mallarmé, c'est du Baudelaire cassé en morceaux ; eh bien, Claude Simon, semblablement, c'est Proust (ou Faulkner), mais toutes amarres larguées : « les passerelles qui pourraient relier les images et les situations et les placer dans une perspective temporelle ou logique sont rompues » (p. 30). L'accueil critique aigu et informé que Gerda Zeltner réserve à Claude Simon est significatif de la réception militante dont les auteurs du Nouveau roman font l'objet, précocement, dans le monde germanophone, grâce notamment à la ténacité de quelques traducteurs passionnés. Des années plus tard, en 1999, la parution d'un numéro de la revue *DU*⁷ entièrement consacré à Claude Simon atteste cet intérêt vif, et sa permanence. On y retrouve la signature de Gerda Zeltner ; Claude Simon a participé activement à l'élaboration, réunissant et commentant pour l'occasion des documents divers : photos, pages de manuscrits ; avec en particulier, se déployant sur quatre pleines pages en quadrichromie, le plan de montage de *La Route des Flandres*.

5. La « barrière de rösti ». Ainsi appelle-t-on, du nom d'une spécialité culinaire spécifique à la partie alémanique du pays, le fossé (en grande partie imaginaire) qui sépare cette dernière de la Suisse romande.

6. Il est traduit et reproduit dans *Lectures allemandes de Claude Simon*, l'excellente anthologie procurée par Irene Albers et Wolfram Nitsch (Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013).

7. *DU*, c'est le supplément culturel luxueux, grand format, que publie l'autre grand journal de Zurich, le *Tages-Anzeiger*.

Mais refranchissons, tandis que nous voici parvenus à la fin du xx^e siècle, le « Röstigraben ». Je dois ici me faire rapidement paraître sur la scène, avec une livraison d'*Archipel* (1994) – revue locale lausannoise – consacrée au récit de guerre: Jean Rousset, sollicité, y publia « Le récit de guerre chez Claude Simon ». L'opposition qu'il esquissait là, entre point de vue en surplomb et vision rapprochée, me fut précieuse: elle servit de principe organisateur à ma *Poétique du récit de guerre* (1998), l'œuvre de Claude Simon m'offrant de son côté une boussole essentielle.

Avec la parution, en 1990, de l'article fondateur d'Alastair Duncan, « Claude Simon: le projet autobiographique », la route de la référence⁸, après les années textualistes, est enfin dégagée. Une déclaration connue de Claude Simon, datant de la même année, « Depuis *L'Herbe*, tous mes romans sont à base de mon vécu⁹ », libère l'intérêt critique pour la présence de l'homme dans l'œuvre. Ainsi Claire de Ribaupierre, dans un livre d'une grande originalité, s'intéresse au « roman généalogique » simonien: des photos, avec leur aura iconographique (Claire de Ribaupierre est une historienne de l'art avisée), évoquent les morts chers; à charge, pour l'écriture romanesque et sa puissance associative, de les évoquer à nouveau, en les transfigurant. Alexandre Dauge (1997) pour sa part démêle l'intrication de l'autobiographie et des biographies parentales dans *L'Acacia*: tout contrarie ici la mise en intrigue clarifiante d'une existence. Si un sujet autobiographique prend forme dans ce roman, c'est au sein d'un réseau généalogique, dans la relation querelleuse – sympathie, distanciation et intimidation mêlées – qu'il entretient avec son ascendance. Antonin Wiser (2008) radicalise le propos. Une lecture derridienne des dispositifs mis en place dans *Les Géorgiques* lui permet de montrer comment Simon fait dérailler le postulat ontologique des (auto)biographes standard. Nulle « identité narrative » (l'ipséité chère à Ricœur...) ne vient subsumer la dispersion des faits dans ce roman foncièrement an-archique: dé-hiérarchisé et sans *archè*. Patrick Suter (2015) déplace, lui, le lieu de l'investigation: non plus l'autobiographie, mais l'autoportrait. L'autoportrait (documenté par Michel Beaujour) est accueillant aux noyaux fantasmatiques, aux surgissements pulsionnels, c'est un opérateur de spatialisation de la mémoire. Indéniablement, la lecture de *L'Acacia* selon ce prisme générique ouvre des aperçus convaincants sur le ballet temporel qui (dés)organise le roman.

8. *Revue des sciences humaines*, n° 220, 1990. L'expression est empruntée à Anthony C. Pugh, qui publie dans le même numéro un article important: « Claude Simon et la route de la référence ».

9. Entretien de Claude Simon, « Le Passé recomposé », propos recueillis par Aliette Armel, dans le *Magazine littéraire*, n° 275, mars 1990, p. 96-103.

De Ribaupierre, Dauge et Wiser ont mené leurs recherches simoniennes dans le cadre de la section de français de l'université de Lausanne. Quant à Suter, professeur à Berne, il a soutenu sa thèse à Genève. Dans le second volume de celle-ci, il s'intéresse à une autre forme du discours personnel, le témoignage. Son attention se porte sur les pages consacrées à l'interview de S. par un journaliste, dans *Le Jardin des Plantes*. Le journaliste, qui connaît son *Contre Sainte Beuve*, est convaincu du fossé qui existe entre la littérature et la parole immédiate; aussi est-ce un témoignage qu'il attend de la part de S. (dont il a lu les livres). Mais S. dévie et complique toutes les questions qui lui sont posées: le témoignage est une fiction, que la complexité véreuse de l'écriture récuse.

Il est temps d'évoquer, tandis que je m'approche ainsi, progressivement, du moment présent, deux auteurs bicéphales – attelages lausannois d'un linguiste et d'un « littéraire ». Jean-Daniel Gollut et Joël Zufferey (2013), d'abord: dans les pages qu'ils signent de concert, ils prennent appui et élan sur une tournure récurrente chez Claude Simon, une variante de l'épanorthose chère à Dominique Viart: « non pas... mais ». Cette tournure accomplit un trajet, menant du bien connu vers le moins évident, du particulier vers le général, vers la densité essentielle; elle institue ainsi, dans le texte, un Lecteur modèle capable de transformer sa vision du monde. Quant à Rudolf Mahrer et Antonin Wiser (2007), ils lisent Simon avec Ramuz, et partent en quête d'une poétique du temps phénoménologique. Que devient la philosophie, lorsqu'elle s'incarne dans une esthétique romanesque? Un trajet, ici aussi, se dessine: lorsque Ramuz maintient l'unité de conscience d'un sujet, Simon la fait éclater. Ainsi, dans *La Bataille de Pharsale*, le désancrage temporel des participes présents, l'hétérogénéité des énonciations empêche une telle cristallisation: le jeu de la langue se substitue au temps décrit. La mise au jour d'une pensée romanesque est au centre, également, de la méditation d'Alain Froidevaux (collège de Genève). Sa lecture attentive de *L'Acacia* (2015) est conduite par la conviction qu'il y a une « philosophie du roman » (Descombes): l'écriture romanesque éclaire ce qui est fuyant, par le travail du style.

Mais voici le moment de conclure, je suis arrivé au terme de mon inventaire en effet. Au cours des années soixante-dix et quatre-vingt (le constat est indéniable je crois), la Suisse fit fort – très fort – pour la connaissance et la reconnaissance de Claude Simon. Des critiques importants et inventifs permirent et renouvelèrent une approche avertie de son œuvre. Une tradition du commentaire simonien était née, à Genève, à Lausanne, étayée par des cours et des séminaires. Elle se maintint, par capillarité en somme, dans les années du

vingt-et-unième siècle. Beaucoup de chercheurs, jeunes ou moins jeunes, s'ils ne devinrent pas des simoniens, connurent le plaisir fécond d'une étape Claude Simon dans leur parcours.

Qu'en sera-t-il à l'avenir ? Deux nominations récentes, celles de Nathalie Piégay à Genève et de Thomas Klinkert à Zurich, me paraissent de très bon augure. Du *Roman de la Rose* à Semprún, les intérêts de Klinkert sont variés. Mais c'est un simonien de longue date, comme en témoigne sa thèse sur la réception de Proust chez Beckett, Simon et Thomas Bernhard. Quant à Nathalie Piégay, son livre dense et vif sur *Les Géorgiques* a fait date ; sa curiosité, qui est sans bornes, l'a conduite à s'intéresser aux aspects les plus divers de l'œuvre simonienne : la voix, les domestiques, les femmes, l'Afrique, etc. Nul doute qu'avec elle, la présence vivante de Claude Simon à Genève, et en Suisse, ne se perpétue.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Georges Anex, *Le Lecteur complice. Cinquante chroniques de littérature française, 1966-1991*, Genève, Zoé, 1991.

Lucien Dällenbach, *Le Récit spéculaire*, Le Seuil, 1977.

— *Mosaïques*, Le Seuil, 2001.

— « La question primordiale », *Sur Claude Simon*, Minuit, 1987, p. 65-93.

— « Le tissu de mémoire », préface de *La Route des Flandres*, Minuit, coll. « Double », 1984.

Alexandre Dauge-Roth, « George Orwell, "O". Claude Simon : triptyque d'une réécriture », Lausanne, *Archipel*, n° 8, fév. 1994, p. 67-87.

— « Autobiographie et biographies parentales dans *L'Acacia* », *Revue des Lettres modernes*, « Série Claude Simon », n° 2 (« L'écriture du féminin/masculin »), Paris-Caen, 1997, p. 127-152.

Claire de Ribaupierre, *Le Roman généalogique. Claude Simon et Georges Perec*, Bruxelles, La Part de l'œil, 2002.

Roger Dragonetti, « Les Notes du Général dans *Les Géorgiques* », *Sur Claude Simon*, Minuit, 1987, p. 97-121.

Alain Froidevaux, « Une mobilisation continuée », *Cahiers Claude Simon*, n° 11, 2015, p. 111-133.

Jean-Daniel Gollut et Joël Zufferey, « Claude Simon: une dialectique de la référence », *Poétique*, n° 174, nov. 2013, p. 273-287.

Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, José Corti, 1998.

Jean Rousset, « Le jeu des cartes postales: *Histoire* », p. 155-163, suivi de « La guerre en peinture: *La Bataille de Pharsale* », p. 165-175 et de « Usure et rajeunissement dans *Les Géorgiques* », p. 177-188, dans *Passages, échanges et transpositions*, Corti, 1992, p. 155-188.

— *Dernier regard sur le baroque*, Corti, 1998 (en particulier l'avant-dernière étude « Comment raconter l'indicible: le récit de guerre selon Claude Simon »).

Jean-Luc Seylaz, « Du *Vent* à *La Route des Flandres*: la conquête d'une forme romanesque », *Revue des Lettres modernes*, 94-99 (1), 1964, p. 225-240.

— « Lecture du chapitre I des *Géorgiques* », *L'Esprit Créateur*, 27 (4), hiver 1987, p. 80-88.

Jean Starobinski, « La Journée dans *Histoire* », *Sur Claude Simon*, Minuit, 1987, p. 9-23.

Patrick Suter, *Le Journal et les Lettres. 1. De la presse à l'œuvre (Mallarmé – Futurisme – Dada – Surréalisme)*, et 2. *La presse dans l'œuvre: vers une écologie littéraire (Butor, Simon, Rolin)*, Genève, MétisPresses, coll. « Voltiges », 2010.

— « *L'Acacia* comme autoportrait », *Cahiers Claude Simon*, n° 11, 2015, p. 81-96.

Antonin Wiser, « Claude Simon: une déconstruction du biographique », « *La Vie et l'œuvre* » ? *Recherches sur le biographique*, Colloque Lausanne 2008, p. 109-58, [<http://doc.rero.ch/record/8875>].

Antonin Wiser et Rudolph Mahrer, « La notion de temporalité phénoménologique de C. F. Ramuz (*Présence de la mort*, 1919) et Claude Simon (*La Bataille de Pharsale*, 1969) », dans Peter Schnyder (dir.), *Temps et roman*, Orizons, 2007, p. 215-36).

Gerda Zeltner-Neukomm, « Claude Simon vu de la Suisse », dans Irene Albers et Wolfram Nitsch (dir.), *Lectures allemandes de Claude Simon*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013, p. 24-33.